

GEORGEON François,
Abdülhamid II. Le sultan calife (1876-1909)

Paris, Fayard, 2003. 528 p.

Les ottomanistes qui souvent déplorent le manque de biographies en histoire ottomane se réjouiront : en voici une, et de grande qualité. Ceux qui parmi eux s'intéressent aux dernières décennies de l'Empire se féliciteront : ils disposent désormais de la première véritable biographie d'historien sur l'un des sultans les plus importants de l'histoire ottomane ; plus encore, d'une synthèse opposée à l'orientation problématique que connaît depuis une dizaine d'années l'étude du dernier siècle de l'Empire : je veux parler de la réhabilitation d'un Abdülhamid II présenté par une certaine historiographie comme un souverain exceptionnel, artisan principal d'une *pax ottomanica* valorisée entre une dérive de la période des *Tanzimat* et le choc sanglant des États-nations. François Georgeon, qui n'ignore pas les travers d'une telle vision, s'efforce d'y échapper en mettant minutieusement à plat les enjeux du règne, en saisissant au mieux la personnalité politique du souverain dont il considère – c'est l'une des grandes idées du livre – qu'elle constitue Abdülhamid II en véritable homme d'État.

Si pareille démarche est possible et réussie, c'est que la qualité de l'ouvrage vient d'abord de sa composition. Chaque partie trouve sa cohérence dans le suivi d'une problématique. La première consiste à démontrer en quoi les événements du début du règne constituent Abdülhamid II en souverain et posent les fondements du régime pour les décennies suivantes. L'auteur retrace ainsi la formation du sultan (de l'éducation du prince à l'expérience constitutionnelle), donne la mesure de l'ampleur de la crise qu'il a eu à traverser, et éclaire la manière dont il a composé avec elle. Même si F. Georgeon propose des développements d'histoire événementielle peut-être trop détaillés au regard de ses interrogations biographiques – on ne voit pas toujours le lien entre Abdülhamid et le jeu diplomatique ottoman très bien étudié par ailleurs –, il affirme plusieurs idées fortes : la nature d'un régime qui ne trouve ses principaux caractères que progressivement, la fragilité de la légitimité du nouveau sultan, la responsabilité de Midhat Pacha dans l'échec de la constitution et la détermination hamidienne d'un ressaisissement face à la crise.

Au terme de cette chronique érudite des cinq premières années du règne, la seconde partie introduit une rupture thématique bienvenue dans l'économie générale du récit et illustre davantage que la précédente la contribution personnelle de F. Georgeon à la compréhension du règne. La problématique consiste ici à distinguer les principaux caractères du régime qui assurent sa spécificité au regard des précédents. À partir d'une description aussi riche que passionnante du palais de Yıldız dans laquelle l'auteur livre les résultats d'une recherche menée depuis de nombreuses années, il en finit salutairement avec les

débats idéologiques récents sur la nature d'un « système hamidien » qu'il qualifie résolument d'autocratique. Pareille thèse emporte la conviction, surtout lorsque l'auteur choisit de l'illustrer par une monographie consacrée à la Liste civile, un développement sur la gestion des provinces, et enfin ce qu'il identifie comme une véritable « politique du califat » (p. 192). La seconde thématique n'est pas toujours assez étayée, me semble-t-il : la thèse d'une stabilité des cadres militaires mériterait la convocation d'autres exemples que celui du seul Rıza Pacha (p. 155) ; l'opposition d'une méritocratie dans les nouvelles écoles aux pratiques du favoritisme sultanien exigerait une sociologie des étudiants autant que des bureaucrates. En revanche l'exploration de la troisième éclaire parfaitement le choix du sous-titre « sultan calife », tant F. Georgeon montre comment Abdülhamid avait compris, mieux que tout autre sultan, l'utilité intérieure et internationale d'être identifié comme tel.

Dans la partie suivante, l'auteur reprend la chronique du règne là où il l'avait arrêtée (au début des années 1880), pour la mener jusqu'au milieu des années 1890, au fil de deux thématiques. La première touche à la gestion politique et diplomatique des « crises » de la période : la question du statut de l'Égypte ou la situation balkanique mobilisent le sultan dans une âpre défense des intérêts de l'Empire et l'orientent vers un rapprochement avec l'Allemagne ; les massacres arméniens de 1895-96 s'avèrent être le résultat d'une volonté ciblée de représailles à l'origine d'un déraillement populaire incontrôlé : l'auteur exclut donc la thèse d'un plan concerté, préférant plutôt limiter la responsabilité du sultan dans l'ampleur tragique des événements et souligner les efforts entrepris pour sauver son trône. La seconde thématique explore la mise en œuvre d'une politique impériale de « colonisation intérieure » (p. 270) et aborde Abdülhamid comme un « sultan réformateur », ainsi que proposait de l'envisager S. Shaw, il y a une douzaine d'années. Tout au long de cette partie, on pourra regretter que plus belle part ne soit pas faite aux hommes du sultan, c'est-à-dire aux grands vizirs, ministres, gouverneurs généraux et diplomates, dont on sait aujourd'hui que loin d'être les créatures passives d'un despote, ils ont joué leur partition dans le gouvernement de l'Empire. Cela dit, on appréciera particulièrement la méthode éprouvée de l'historien autant que sa prudente sincérité : à la différence de quelques dix-neuviémistes qui s'engagent actuellement à « repenser » ou à « reconsidérer » les dernières décennies de l'Empire ottoman, à tout analyser à travers une sorte de paradigme d'un impérialisme ottoman réifié, opposé en toute occasion aux théories de la modernisation et de l'occidentalisation forgées par leurs aînés B. Lewis, N. Berkes, S. Shaw ou R. Davidson, l'auteur propose une enquête dont la minutie et l'absence d'orientation idéologique permettent une analyse sereine des enjeux principaux du règne et une interprétation nuancée de la marque du sultan sur les événements.

Cette enquête débouche sur la proposition d'une quatrième partie consacrée aux dix dernières années du

règne dont le titre (« l'apogée et la chute ») résume la problématique. Le tournant du siècle est le moment que choisit l'auteur pour insérer une réflexion thématique à la Pierre Goubert sur l'état démographique, politique et culturel de l'empire du sultan, où l'historien de la sociabilité ottomane et, oserais-je dire, de la déviance aborde quelques-uns de ses passionnants sujets de prédilection, notamment la consommation d'alcool et la tenue des femmes (p. 332-334), pour analyser finalement toute la signification politique et symbolique du jubilé d'Abdülhamid en 1900. L'étude de cette période conduit F. Georgeon à percevoir les dérives d'un régime qui ne parvient ni à canaliser l'opposition intérieure – les développements sur l'habileté du souverain dans la gestion des Jeunes Turcs sont particulièrement intéressants –, ni à étouffer la montée conjuguée des impérialismes et des nationalismes. Et, puisque tout règne connaît sa fin, l'auteur analyse les événements qui vont de la révolution de 1908 à la déposition de 1909, avant de proposer un épilogue particulièrement bien écrit sur les dernières années du sultan en exil, et une conclusion remarquablement claire et synthétique sur la nature du régime et la contribution du souverain au constitutionnalisme ottoman et à l'interventionnisme de l'armée auquel il aurait, selon l'auteur, ouvert la voie.

La lecture de cette évaluation finale autant que de l'ensemble de l'ouvrage conduira certains à estimer qu'à décrire Abdülhamid comme le « dernier vrai souverain de l'Empire ottoman » (p. 430) ou « l'architecte d'un programme de redressement » (p. 444), l'auteur aura malgré lui contribué à sa réhabilitation. D'autres passeront outre pour saluer l'ambition hautement louable d'un ouvrage qui, loin d'être la simple chronique d'un règne, est l'histoire audacieuse de l'Empire dans son ensemble, observé à travers un double prisme, la politique d'un autocrate et la Question d'Orient. Pareille orientation a de quoi séduire : l'étude politique et culturelle d'un régime, pris dans le cadre global des relations internationales, permet à l'auteur d'échapper aux critiques jadis adressées par l'École des Annales au travail biographique auquel il était reproché, en gros, de voir la réalité historique par le petit bout de la lorgnette. Elle conduit cependant F. Georgeon à envisager l'exercice biographique entre deux genres : une chronique dont la précision ne suffit pas toujours à convaincre de la marque d'Abdülhamid sur les événements, tant le sultan apparaît peu – je pense en particulier aux chapitre 4 et 5 – ; une biographie politique où l'analyse de la décision autocratique est prise en compte plus que la manière dont les autres acteurs s'organisent pour peser sur elle, à telle enseigne que le régime ne saurait être absolutiste, ce dont l'auteur convient, ce que plus encore il établit. Cela dit, je ne vois pas comment F. Georgeon aurait pu procéder autrement, dès lors qu'il choisit d'éclairer tous les grands enjeux du règne, ce qu'il fait avec rigueur et talent. En revanche j'aurais aimé qu'il explore davantage deux directions envisagées : les comparaisons avec les sultans précédents, en particulier avec Mahmud II, à bien des

égards l'*alter ego* d'Abdülhamid ; les rapprochements avec les régimes dits autoritaires de la période. Si F. Georgeon compare le règne hamidien à ceux des grands souverains de l'époque dans l'avant-propos, ou évoque l'expérience réformatrice japonaise (p. 215), il ne situe pas vraiment le système autocratique au sein des régimes dits autoritaires d'Autriche-Hongrie et de Russie, ainsi qu'en témoigne une bibliographie peu nourrie en ouvrages d'histoire européenne du XIX^e siècle.

Mais qu'importe : le livre est excellent. Le portrait du « sultan calife » est réussi ; les tournants du règne sont remarquablement distingués (le début effectif du règne en 1881, le renforcement du régime au début des années 1890, son apogée et ses dérives au tournant du siècle) ; la vision impériale et internationale du sultan est finement rapportée ; le monde du Palais nous est donné à voir dans toute sa complexité ; la société politique de l'époque est décrite sans recours à l'exotisme. Surtout, on lit *Abdülhamid II* avec plaisir : les titres des parties et sous-parties, particulièrement bien trouvés, annoncent exactement leur contenu, signe que l'auteur maîtrise parfaitement son sujet ; même si on peut déplorer l'usage excessif du futur immédiat – voir en particulier la page 78 où l'anticipation nuit à la mise en intrigue du récit autant qu'elle laisse penser à une perspective téléologique du règne, malgré que F. Georgeon en ait –, le style est savoureux, à l'image du plaisir qu'a l'auteur de tisser au fil des pages le portrait de l'homme et de la générosité pleine d'humour avec laquelle il nous fait partager son intérêt pour un sultan à l'endroit duquel on devine bien qu'il aimerait nous dire sa passion, n'était la rigueur d'un historien consciencieux.

Je conclurai sur ce qui sera sans doute la principale critique adressée à l'ouvrage par les historiens du domaine : nombreux seront ceux qui signaleront l'absence d'une utilisation autre qu'indirecte des archives de la Présidence du Conseil, dont F. Georgeon n'ignore pas qu'elles ont leur intérêt (p. 12), sans assez justifier à mon sens en quoi il n'est pas préjudiciable à la qualité de l'ouvrage qu'il ne les ait pas abordées. Il est certes vrai que si la personnalité du sultan *autocrate* est parfaitement analysée, les réalisations pratiques du souverain *réformateur* le seraient davantage à l'aide de l'exploitation notamment des collections *Yıldız Esas Evrakı* ; que l'analyse de la Liste civile mériterait au moins la consultation des *Hazine-i Hassa Defterleri*. Mais si l'auteur avait plongé dans les fameux fonds de la *Yıldız*, il n'est pas certain qu'il en fût ressorti avec une perception modifiée du souverain, tant est remarquable sa capacité à discerner l'essentiel par la confrontation de quelques sources habilement sélectionnées. Plus encore, un portrait biographique d'Abdülhamid ne saurait être esquissé sans l'usage de ces autres sources (mémoires, publications officielles et caricatures) que F. Georgeon connaît et manie mieux que personne. Bien au contraire, si la plupart des ouvrages novateurs sur la période ont reposé sur l'utilisation des archives hamidiennes, il faut se féliciter que celui-ci tire

sa richesse de documents que les historiens ont tendance à délaissier pour la rigueur des *evrak* et des *defter* du *Bachbakanlık* qui bien souvent leur font gagner en érudition ce qu'ils perdent en aptitude à la synthèse. Car c'est bien là qu'est le tour de force audacieux réalisé par François Georgeon : écrire une synthèse magistrale sur un règne ottoman dans le cadre d'un récit biographique. À ce jour, qui d'autre que lui s'y est essayé ?

Olivier Bouquet
Université de Provence